

Voyages aux îles désenchantées. Regards sur les Mascareignes (XVII^e-début XIX^e siècle)

Serge Briffaud

► **To cite this version:**

Serge Briffaud. Voyages aux îles désenchantées. Regards sur les Mascareignes (XVII^e-début XIX^e siècle). Influences et échanges culturels dans l'Océan Indien. Les jardins. Organisation de l'espace et construction du paysage, Nov 1994, Saint-Gilles (Réunion), France. pp.1-9. halshs-00927318

HAL Id: halshs-00927318

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00927318>

Submitted on 12 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans *Influences et échanges culturels dans l'Océan Indien. Les jardins. Organisation de l'espace et construction du paysage*. Actes du colloque de Saint-Gilles, novembre 1994. Saint-Denis de La Réunion : Editions CNH, p. 1-9.

VOYAGE AUX ÎLES DÉSENCHANTÉES

Regards sur les Mascareignes

(XVII^e - début XIX^e siècle)

Serge Briffaud

ADESS – UMR 5185 du CNRS, Université de Bordeaux Montaigne
CEPAGE (Centre de recherche sur l'histoire et la culture du paysage) – ENSAP Bordeaux

Les îles Mascareignes (Réunion, Maurice, Rodrigues) représentent, du point de vue d'une histoire des regards sur le paysage, un cas de figure bien spécifique : celui de territoires vides avant leur colonisation et qui présentent donc aux voyageurs successifs le spectacle de l'humanisation progressive d'une nature vierge. Étudier les transformations du regard porté sur les paysages insulaires revient donc d'abord, ici, à interroger la réaction des observateurs face aux répercussions du peuplement colonial. On connaît l'importance théorique et idéologique donnée par le siècle des Lumières, au cœur de la période étudiée ici, au processus de socialisation de la nature originelle. Les Mascareignes ont à cet égard toutes les apparences d'un laboratoire, où l'on peut se proposer d'observer comment cette problématique se trouve retranscrite par les observateurs dans une attitude face au paysage.

LE JARDIN ENCHANTÉ

A propos de la première fois où, en 1801, il aperçut depuis le large l'île de France et les îlots qui l'entourent, le naturaliste Bory de Saint-Vincent écrit : « La terre nous paraissait comme un nuage ardoisé dont quelques déchirures se dessinent sur l'horizon à la fin d'un jour sombre »¹. L'île, c'est d'abord ce profil évanescent, cette tache qui ponctue l'infini océanique. Elle appartient d'abord à ce qui l'entoure, c'est-à-dire aux vastes étendues qui la noient. L'île, et surtout la petite île, ne devient

1. Bory de SAINT-VINCENT, *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique...*, Paris : F. Buisson, 1804, t. I, p. 151.

2. Le mémoire de Thoreau, l'un des premiers colons de l'île, qui raconte cette exploration est publié

pas tout de suite un territoire. On ne retient d'abord d'elle qu'une façade, dont les voyageurs dessinent les contours, depuis le pont des navires. On en retient aussi le rivage et sa découpe, patiemment cartographiée. Pour explorer l'île, on en fait, au mieux, le tour. C'est ainsi que procéderont les premiers colons de Bourbon, au milieu du XVII^e siècle, comme pour entériner leur prise de possession des lieux ². C'est ainsi encore que Bernardin de Saint-Pierre, en 1769, explorera l'île de France pour compléter son récit de voyage. Cette pratique est héritée d'une vision de marin, auscultant les possibilités de mouillage et recherchant à proximité des lieux de débarquement les "rafraîchissements" pour l'équipage. Longtemps, donc, l'île n'a pas de cœur. Elle hésite à devenir une terre ferme. Elle n'est qu'un monument dont on apprécie la façade. Le centre de l'île demeure un lieu voué aux projections de l'imaginaire. Sur la première carte de Bourbon, qui restera longtemps une référence pour les voyageurs, Etienne de Flacourt dessine au milieu du XVII^e siècle trois montagnes séparées par un étang qui semble représenter le centre idéal de la circonférence insulaire. L'ignorance permet ici la construction d'une image qui dote le territoire d'une perfection quasi-géométrique. Cette vision de l'île pèsera d'ailleurs d'un poids important sur les formes de son occupation, puisque les concessions de terres attribuées aux colons partaient du rivage pour arriver "au sommet des montagnes", sans plus de précision. Il faudra attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour qu'apparaissent, avec les conflits sur les limites de propriétés, les défauts de ce système qui reposait sur une conception de la montagne faisant d'elle une barrière, et non un territoire susceptible d'être lui-même occupé ³.

Il existe une relation étroite entre cette représentation cartographique, dans laquelle les montagnes apparaissent comme le noyau impénétrable d'un fruit, et l'image que l'on se fait des Mascareignes entre l'apparition des premiers récits de voyageurs au début du XVII^e siècle et le milieu du XVIII^e siècle. Cette période est celle de l'émerveillement — émerveillement qui trouve place dans le rapprochement que l'on opère entre la réalité découverte et des images parfaitement intégrées à la culture des voyageurs occidentaux. C'est en effet avec une belle unanimité que ces derniers reconnaissent dans ces îles toutes les apparences du paradis terrestre. Que la référence soit suggérée ou clairement explicitée, comme c'est souvent le cas, on trouve dans les récits tout ce qui peut légitimer une telle assimilation.

2. Le mémoire de Thoreau, l'un des premiers colons de l'île, qui raconte cette exploration est publié dans E. de FLACOURT, *Histoire de la grande île de Madagascar*, Troyes et Paris, 1658.

3. Ce problème est notamment évoqué par P.P.U. THOMAS dans son *Essai de statistique de l'île Bourbon* (Paris : Bachelier, 1828). L'auteur remarque que la Compagnie des Indes a découpé les concessions «sur une base déterminée au bord de la mer, entre deux lignes gagnant le sommet des montagnes. On supposait alors l'île ayant pour centre un piton élevé auquel se rapportaient angulairement toutes les concessions. Cette supposition, dont quelques courses dans l'intérieur ont du faire bientôt connaître le peu de fondement, a servi souvent d'appui aux prétentions les plus extravagantes...».

Au premier rang vient l'abondance en ressources alimentaires, d'abord considérées comme des "rafraîchissements" pour les équipages, puis de plus en plus, à partir du début du XVIII^e siècle, sous l'angle du support qu'elle offre à l'installation de colons permanents. Les premiers navigateurs qui débarquent aux Mascareignes sont d'abord sensibles au produit exceptionnel de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Les tortues et les grosses anguilles que l'on pêche avec la plus grande facilité dans les rivières sont alors les reines de la faune locale. Les auteurs de descriptions ne se lassent pas de dresser de longues listes d'animaux ou de végétaux comestibles ou curieux. Le style du récit est alors énumératif. Les objets, en s'accumulant les uns à la suite des autres dans le texte, présentent le tableau d'une profusion baroque. Le territoire insulaire est le produit d'une somme. Il n'est pas un paysage que l'on décrit, mais un magasin prodigieux dont on fait l'inventaire.

Il arrive toutefois que le paysage émerge à la surface du pays ; l'image du jardin sert alors d'intermédiaire. C'est notamment le cas chez François Leguat, voyageur quelque peu exceptionnel, puisqu'il vint en 1691 aux Mascareignes pour y installer une colonie de protestants français, qui avaient fui leur pays après la révocation de l'Édit de Nantes. Originellement prévue à Bourbon, l'installation se fera finalement sur l'île alors déserte de Rodrigues. Leguat décrit cette île comme un paradis terrestre providentiellement disposé à servir d'asile aux fidèles persécutés. L'image du jardin revient dans son texte à plusieurs reprises. Elle est associée aux «cascades, bassins, et nappes d'eaux qui orneraient les jardins d'un prince »⁴, mais aussi au décor végétal, aux arbres, aux étendues boisées, dépourvues de broussailles, et qui « en garantissant des ardeurs du soleil, forment en même temps une perspective qui est merveilleusement embellie par la vaste étendue de mer qu'on entrevoit quelquefois au travers [des] troncs élevés et unis »⁵. Leguat évoque ainsi l'une de ses promenades naturelles, qu'il dit avoir l'habitude de fréquenter :

« Nous en avons une entre autres sur le bord de la mer, à la gauche de notre ruisseau, qui était parfaitement belle. C'est une avenue naturelle, droite comme si elle avait été plantée au cordeau, à une distance parallèle de la mer, et longue d'environ mille deux cents pas communs, ce qui est justement la longueur du Mail de Londres, dans le beau parc Saint-James. »⁶

4. François LEGUAT, *Voyage et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales...*, Amsterdam et Londres, 1707. Nos références renvoient à la réédition de cet ouvrage : François LEGUAT, *Aventures aux Mascareignes*, Paris : La Découverte, 1984 ; citation p. 79. Pour une présentation de cette expédition et une analyse détaillée de l'ouvrage, voir l'introduction de cette édition par Jean-Michel Racault.

5. *Ibid.*, p. 84.

6. *Ibid.*, p. 110-111.

Le jardin, dans son rapport avec le paradis terrestre, n'est pas le seul modèle de référence, qui détermine chez Leguat les formes d'une appréciation du paysage. Ce voyageur paraît le premier à importer en ces régions l'esthétique bucolique du paysage pastoral de la tradition occidentale ⁷. Cette île qui n'est «qu'un continu d'agréables coteaux» rappelle immédiatement à Leguat et à ses compagnons le décor de la pastorale d'Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, qui marqua si fortement les imaginations du XVII^e siècle. L'exilé protestant peut ainsi être considéré comme un devancier de Bernardin de Saint-Pierre, dont le projet explicite sera, dans *Paul et Virginie* (1788), d'adapter une pastorale au décor des tropiques ⁸. On retrouvera au reste, dans le jardin patiemment composé par Paul sur son île cette association du beau et de l'utile qui caractérise les paysages édeniques décrits par Leguat.

L'autre élément essentiel du caractère paradisiaque du décor insulaire est la salubrité ; celle de l'air et des eaux, dont de nombreux voyageurs affirment qu'ils ont permis la guérison rapide des malades débarqués des navires. L'un de ces voyageurs, qui séjourne à Bourbon en 1671 écrit : « ... il n'y a rien de contraire à l'homme. L'on peut boire et manger ce que l'on veut; coucher dehors, aller à la pluie et mauvais temps sans appréhension d'être malade. Depuis que les Français habitent [à Bourbon], personne n'y est mort de maladie prise en l'île, et les médecins n'y ont que faire » ⁹. Le paysage visuel et olfactif est lui-même ressenti comme un témoin direct de cette salubrité : eau bondissante des rivières qui tombe en cascade, odeurs suaves exhalées par la végétation et que Leguat prétend, avant bien d'autres, pouvoir sentir depuis le large, à l'approche de Bourbon ¹⁰. Une relation est parfois directement établie, notamment pour Bourbon, entre ces odeurs — ou plus généralement la qualité de l'air — et l'absence, souvent constatée, d'animaux nuisibles ou venimeux : « Il n'y a ni serpent, ni scorpion, ni aucune autre sorte de reptiles ou d'insectes dangereux : la bonté de l'air les tue ! » écrit le médecin Dellon venu à la Réunion en 1668 ¹¹.

7. C'est ce que note J.-M. Racault, *Ibid.*, Introduction.

8. On lit dans l'avant-propos du roman : « Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrite et des Virgile, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays».

9. DUBOIS, *Les voyages faits par le sieur D.B. aux isles Dauphine ou Madagascar et Bourbon ou Mascarenne ès années 1669, 1670, 1671 et 1672 ...*, Paris : chez Claude Barbin, 1674. Cité par Albert LOUGNON, *Voyages anciens à l'île Bourbon. 1ère série : Sous le signe de la Tortue (1611-1725)*, Saint-Denis et Paris, 1939, p. 99. Cet ouvrage, que nous citons fréquemment, contient la publication de l'ensemble des descriptions imprimées de l'île Bourbon pour la période 1611-1725.

10. F. LEGUAT, ouvr. cité, p. 71.

11. DELLON, *Relation d'un voyage des Indes orientales...*, Paris : Claude Barbin, 1685. Cité par A. LOUGNON, ouvr. cité, p. 73-74.

Les voyageurs de cette période ne sont toutefois pas muets sur ce qu'ils appellent souvent les "inconvenients" des territoires insulaires. La plupart des récits donne cependant le sentiment de chercher à neutraliser ce revers négatif de la médaille, dont l'existence ne saurait remettre en question l'idyllique portrait que l'on vient de dresser. Cela peut passer par une minimisation, qui consiste, par exemple, à affirmer que les ouragans — toujours au premier rang des inconvenients cités — ne sont pas si violents que l'on dit et que l'on peut facilement les prévoir et donc s'en prémunir¹². L'autre voie est celle de la providentialisation des aspects les moins aimables de la nature, le but étant alors d'établir un rapport de cause à effet entre l'inconvénient et l'avantage. C'est ainsi que Carpeau du Saussay, venu à Bourbon en 1666, attribue au feu purificateur qui s'exhale continuellement de ce qu'il appelle « la montagne de soufre », l'extraordinaire salubrité de l'île¹³. D'autres, comme Le Gentil de La Barbinais en 1717, expliquent le même phénomène par l'action purificatrice de l'ouragan¹⁴. La catastrophe devient ainsi providentielle ; elle n'est qu'un dérangement sectoriel et passager, qui garantit la permanence du bienfait.

On pourrait aller jusqu'à dire que la catastrophe naturelle, du fait même de son caractère paroxystique, renforce encore par sa présence temporaire la légitimité d'une assimilation des terres insulaires à de petits paradis. L'image du paradis telle que l'a construite la culture occidentale, ne prend en effet sens et consistance que dans sa confrontation à l'image inverse. Dans le contexte du système perceptif propre aux premiers voyageurs dans les îles, les catastrophes permettent à une version infernale de la nature de trouver place au cœur du territoire décrit. Ce manichéisme fonctionne également au niveau de la géographie insulaire à travers les oppositions de la plaine verdoyante et de la montagne horrible, du rivage accueillant et de « l'intérieur » sauvage, ou encore, à Bourbon, du « Beau Pays » avec le « Pays brûlé » correspondant à la partie sud-est de l'île. Ces contrastes

12. C'est ce qu'affirme Henri Duquesne, qui eut l'idée de l'expédition à laquelle participa Leguat, et qui publia pour encourager ces coreligionnaires à y prendre part, plusieurs mémoires sur l'île Bourbon, rebaptisée par lui « île d'Éden ». On peut lire dans l'un d'eux que les « tempêtes » des Mascareignes n'ont rien à voir avec celles de l'Amérique, « puisqu'elles n'empêchent pas les arbres de porter des fruits et des fleurs toute l'année ». Il ajoute : « Quoiqu'il en soit on est bien heureux d'en être quitte pour vingt-quatre heures de mauvais temps, contre lequel on peut prendre encore des précautions sachant à peu près quand il doit arriver, et d'être sûr du beau temps tout le reste de l'année » (cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 130). Voir également une réédition récente de ces mémoires aux visées publicitaires dans F. LEGUAT, *ouvr. cité*, p. 221-244.

13. CARPEAU DU SAUSSAY, *Voyage de Madagascar, connue aussi sous le nom de l'Isle de Saint-Laurent ...*, Paris : Jean-Luc Nyon, 1722. Cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 62. Il faut attendre Jean de La Roque et son *Voyage de l'Arabie heureuse*, publié en 1709, pour voir apparaître le mot « volcan » appliqué au Piton de la Fournaise.

14. Guy LE GENTIL DE LA BARBINAIIS, *Nouveau voyage autour du monde...*, Paris : Briasson, 1729. Cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 182. Le même auteur établit un lien entre l'absence de nuisibles et le fait que le sol de l'île Bourbon soit dans son ensemble calciné.

s'insèrent dans le discours sans troubler la clarté du message ; ils le consolident plus qu'ils ne le nuancent.

PREMIERS DOUTES

Dans les premières décennies du XVIII^e siècle, l'image des îles évolue sensiblement, sans que toutefois soient remis en cause les caractères fondamentaux repérables dans les descriptions du XVII^e siècle. Ces changements affectent notamment l'image de Bourbon. L'île avait été presque totalement abandonnée à partir des années 1670. Entre 1671 et 1703, aucun voyageur n'a laissé, à notre connaissance, de traces écrites et publiées d'un passage dans l'île¹⁵. A l'issue de cette génération d'oubli émerge un nouvel objet d'observation : la population autochtone elle-même, qui comptait un peu plus d'une centaine de membres en 1674 et qui en compte un peu plus d'un millier en 1713¹⁶. Or, les voyageurs parlent de cette population comme ils le feraient d'une peuplade jusqu'alors inconnue. Un certain Durot, venu à Bourbon en 1705, croit même bon de préciser que « par le mot Créole il ne faut pas entendre des personnes aucunement difformes de nature, aussi bien les hommes que les femmes, dont il se trouve de très jolies et fort bien faites. Leur couleur est un peu brune mais douce. »¹⁷.

Liées à l'émergence de ces préoccupations sociologiques ou folkloriques, apparaissent les premières véritables nuances, en marge du tableau stéréotypé de l'île enchantée. Ainsi Luillier remarque, lors de son passage dans l'île en 1703, que depuis qu'on l'a habitée « on a beaucoup détruit » les fameuses tortues, si intimement associées à l'image de Bourbon¹⁸. Le Gentil de La Barbinais, en 1717, voit quant à lui dans l'habitat éclaté qui caractérise les premières implantations villageoises réunionnaises le reflet de l'âpreté de la société locale, en état de conflit permanent¹⁹. Enfin, la question de la fertilité de l'île, désormais devenue essentielle, donne lieu à des opinions souvent plus nuancées que jadis. Si le jésuite Ducros continue à prétendre, en 1725, que « la terre n'exige aucun labour » et qu'« il

15. Même si des récits correspondant à des séjours antérieurs sont publiés dans l'intervalle. Leguat lui-même, en 1691, ne débarqua pas à Bourbon, dont il donne cependant une description inspirée du mémoire de Duquenne (1689). Le fait que ces deux auteurs ignorent si Bourbon était ou non habitée indique bien l'oubli profond dans lequel était tombée l'île à cette époque.

16. André SCHERER, *La Réunion*, Paris : P.U.F., 1994 (4^e éd.), p. 11.

17. DUROT, « L'île Bourbon en 1705, au rapport du sieur Durot », dans *Recueils trimestriels de documents et travaux inédits pour servir à l'histoire des Mascareignes françaises*, tome 2, 1935-1937, p. 381-392. Cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 155.

18. LUILLIER, *Voyage du sieur Luillier aux Grandes Indes...*, Paris : Claude Cellier, 1705. Cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 147.

19. Cité par A. LOUGNON, *ouvr. cité*, p. 183. L'auteur n'est cependant pas d'accord sur ce point avec le jésuite Jacques Gaubil, qui évoque au contraire, en 1722, la « grande union » des habitants (A. LOUGNON, *ibid.*, p. 201).

suffit d'y répandre le blé et les autres semences» sans même lui accorder de repos, d'autres sont moins catégoriques²⁰. C'est le cas notamment du gouverneur de Villers, dont le Mémoire sur Bourbon est publié par Jean de La Roque, dans son *Voyage de l'Arabie heureuse* : « La terre, note cet observateur, dans ce qui est plat, n'a de profondeur jusqu'au roc qu'environ deux pieds ; ce qui fait qu'elle est bientôt lasse et qu'il faut la laisser reposer. On trouve davantage de profondeur de bonne terre dans la montagne, chose assez extraordinaire »²¹.

Plus généralement, le renoncement partiel des observateurs à une représentation paroxystique du paysage — dans le sens de la beauté comme de l'horreur, du bien comme du mal — ouvre la voie à la reconnaissance d'une géographie agricole de l'île et, plus globalement, d'une géographie physique fondée sur l'identification de paysages aux qualités différentielles. De ce double point de vue, l'opposition manichéenne Beau Pays/Pays Brûlé, n'est plus à Bourbon d'actualité. Ainsi, Le Gentil de La Barbinais distingue le quartier Sainte-Suzanne des autres quartiers de l'île alors habités (Sainte-Marie, Saint-Denis, Saint-Paul), affirmant que ce quartier est le plus fertile et « supporte tout le poids du travail », même si ses habitants ne peuvent écouler leurs produits en raison de leur éloignement du port. Vers la même époque, le jésuite Antoine Gaubil indique pour la première fois les conséquences agricoles des disparités climatiques qui opposent les différentes régions de l'île : « Quand on sème à Saint-Paul on fait ailleurs la récolte. Les arbres y sont en fleurs quand aux autres endroits on a déjà cueilli les fruits »²². Cette différenciation géographique s'étend aux reliefs de l'intérieur de l'île, dont on découvre la complexité : « Quoique [l'île] ne semble être qu'un roc sourcilleux, écrit le Père Ducros en 1725, elle est réellement divisée en trois parties qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru digne d'une attention particulière, le volcan et la montagne des Salazes »²³. Le gouverneur de Villers avait donné le premier, quelques années plus tôt, une longue description de la plaine des Cafres et mentionné l'existence de ce qu'il appelle la « plaine de Cilaos ».

Dès le milieu du XVIII^e siècle, le territoire insulaire n'apparaît donc plus véritablement comme un magasin de curiosités. L'émergence d'un esprit géographique, le renoncement au moins partiel à une description du territoire conditionnée par la référence au modèle édénique, ouvrent la voie aux observateurs de la seconde moitié du siècle et du début du siècle suivant. Il reviendra à ces

20. R.P. DUCROS, « Lettre du Père Ducros », dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères. Nouvelle édition. Mémoire des Indes. Tome XIII^e*, Toulouse : Noël-Etienne Sens, 1810 (Cité par A LOUGNON, ouvr. cité, p. 218).

21. Cité par A. LOUGNON, ouvr. cité, p. 169.

22. *Ibid.*, p. 207-208.

23. *Ibid.*, p. 217.

derniers d'achever ce désenchantement des îles, dont l'époque précédente avait posé les bases.

LE TEMPS DU DÉSENCHANTEMENT

En 1763, le Traité de Paris amène la France à se retourner vers l'Océan Indien, « réservoir traditionnel de richesse exotique »²⁴. Les Mascareignes deviennent alors rapidement un véritable *laboratoire d'études tropicalistes*, où se rencontrent grands navigateurs et savants. L'Île de France joue un rôle de premier plan dans le développement de ce mouvement scientifique, grâce surtout à l'action de son intendant agronome et naturaliste Pierre Poivre, qui saura y attirer une élite de savants européens. L'exploration des Mascareignes elles-mêmes s'inscrit alors dans un contexte plus large d'exploration de l'Océan Indien et dans un cadre épistémologique marqué par le comparatisme.

Parmi tous les points de vue représentés, c'est la botanique, plus ou moins étroitement associée à l'agronomie, qui joue le premier rôle. On vient d'abord aux îles pour étudier la végétation tropicale, qui impressionne toujours autant par son exubérance. Les sciences de la terre ne jouent qu'un rôle secondaire. On peut s'en étonner, eu égard à la nature volcanique des Mascareignes, qui semble offrir au géologue un laboratoire d'exception. La géologie des Mascareignes a cependant longtemps souffert d'a priori théoriques fortement enracinés, qui n'accordaient au volcanisme qu'une place marginale dans la formation du relief, ou qui lui refusaient toute action déterminante. L'autorité de Buffon — qui défendit longtemps une vision neptunienne de l'histoire de la terre, avant de se convertir, à la fin de sa vie, au plutonisme — fut ici déterminante. C'est en s'appuyant sur elle que l'astronome Le Gentil put nier, dans son *Voyage dans les mers de l'Inde* publié entre 1779 et 1781, l'origine volcanique des terrains de l'Île de France. Il s'attaquait, ce faisant, à l'opinion émise par l'abbé de La Caille, qui avait exploré l'île en 1753 pour en dresser la carte²⁵. Il faut attendre Bory de Saint-Vincent, dont le récit de voyage publié en 1804 est le couronnement de cette période d'exploration savante, pour que le volcan de la Réunion face l'objet d'une première étude précise et systématique.

Cette relative pauvreté du regard géologique explique peut-être pour partie l'impression que l'on éprouve à la lecture de ces récits de voyages savants : celle d'un émiettement de la description, qui semble ne pas avoir pour but de rendre la cohérence globale d'un paysage. D'une certaine manière, ces textes constituent une

24. Numa BROU, *La géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Paris : Ophrys, 1974. Sur les voyages dans l'Océan Indien et la connaissance géographique de ces régions au XVIII^e siècle, voir cet ouvrage p. 313 sq.

25. LE GENTIL, *Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi à l'occasion du passage de Vénus sur le Disque du Soleil, le 6 juin 1761 et le 3 du même mois*, Paris : Imprimerie royale, 1779-1781, t. II (1781), p. 635 sq. ; LA CAILLE, *Journal historique du voyage fait aux Cap de Bonne Espérance...*, Paris : Guillyn, 1763.

version savante de la description énumérative proposée par les voyageurs du XVII^e siècle. Un magasin d'espèces et de formes s'est substitué au magasin de curiosités et de victuailles inventorié par les premiers explorateurs. La conséquence de ce phénomène est que la science ne peut véritablement, ici, servir de guide à une *sensibilité paysagère*. Elle ne fournit pas réellement de grille de lecture du paysage susceptible de servir de fondement à une perception, avec ce qu'elle contient d'appréciation qualitative et d'émotion. Les scientifiques eux-mêmes détachent le plus souvent leurs observations de leurs jugements. Le cas de Bory de Saint-Vincent est à ce titre significatif. L'un des rares moments où ce savant se laisse aller à l'expression d'une sensibilité au paysage est celui où il retrouve les lieux où Bernardin de Saint-Pierre situa l'action de *Paul et Virginie*. La médiation d'une œuvre littéraire permet cette relation émotionnelle du spectateur au paysage, que l'observation scientifique ne paraît pas susciter.

Ce phénomène est d'autant plus remarquable que cette époque donne l'exemple d'expériences absolument contraires. La science joue notamment, durant la même période et en Europe, un rôle de tout premier plan dans la construction d'une sensibilité nouvelle aux paysages de montagne et de rivages marins ²⁶. Les savants ont su dégager, ici, une interprétation globale d'un paysage devenu grâce à eux lisible, donc regardable et susceptible d'être valorisé. Quelque chose de ce mouvement passe aux Mascareignes. Cela se manifeste notamment par un attrait confirmé pour l'observation des montagnes de l'"intérieur". Mais l'exploration scientifique des îles a plutôt suivi un mouvement inverse. Si elle n'a pas débouché sur une valorisation globale de ces mondes insulaires, c'est que précisément, elle se fondait elle-même sur l'a priori de leur dévalorisation.

Il revient, de façon apparemment paradoxale, à l'auteur de *Paul et Virginie*, de donner dans son *Voyage à l'Île de France* (1773) l'illustration la plus éloquente du retournement de l'image édénique des îles, qui avait jusqu'alors prévalu. Le point de vue choisi par Bernardin de Saint-Pierre apparaît clairement dans le plan de son ouvrage, explicité dans son avant-propos. Le voyageur se propose de rendre d'abord compte de l'île telle qu'elle était «en sortant des mains de la nature», puis de passer à la présentation des caractères et des mœurs des habitants, et enfin d'évoquer les animaux et les végétaux introduits par ces derniers. Il est ainsi amené à montrer la transformation par l'homme d'une nature vierge. Or, cette transformation lui apparaît, pour l'essentiel, comme une dépravation, même si Bernardin de Saint-Pierre est bien loin d'attribuer à la nature originelle les qualités exceptionnelles que lui trouvaient les voyageurs d'antan. « Tout ici, lit-on à propos des végétaux, me

26. Nous nous référons sur ce point à Alain CORBIN, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage (1740-1840)*, Paris : Aubier, 1988 ; ainsi qu'à nos propres recherches sur le mouvement de découverte des montagnes. Voir notamment au sujet des perceptions scientifiques : S. BRIFFAUD, « Naissance d'un paysage. L'invention géologique du paysage pyrénéen à la fin du XVIII^e siècle », *Revue de Synthèse*, n° 3-4, 1989, p. 419-452.

paraît bien inférieur à nos productions de l'Europe »²⁷. Le portrait de cette nature originelle tourne même parfois à la vision de cauchemar, comme dans le passage où Bernardin évoque l'inquiétant grouillement des animaux nuisibles. Les images anciennes sont quelquefois retournées comme des gants ; ainsi pour les anguilles, symboles, avec les tortues, de la prodigalité que l'on associait à ces contrées : Bernardin affirme qu'elles sont coriaces et qu'il s'agit d' « une espèce de congre. Il y en a de sept à huit pieds de long, de la grosseur de la jambe. Elles se retirent dans les trous de rivières, et dévorent quelquefois ceux qui ont l'imprudence de s'y baigner »²⁸. Mais cette nature, parfois agressive et finalement dépourvue de charme, souffre surtout d'avoir été pervertie par les colons européens. La vision de Bernardin de Saint-Pierre est bien résumée par cette évocation des zones boisées proches des rivières :

« Jamais ces lieux sauvages ne furent réjouis par le chant des oiseaux ou par les amours de quelque animal paisible : quelquefois l'oreille y est blessée par le croassement du perroquet, ou par le cri aigu du singe malfaisant. Malgré le désordre du sol, ces rochers seraient encore habitables si l'Européen n'y avait apporté plus de maux que n'y en a mis la nature. »²⁹

Ces maux sont — on le sait — pour Bernardin de Saint-Pierre, inhérents à la nature même de la société coloniale esclavagiste, irrespectueuse de l'homme et moralement dégradée par la fermentation insulaire des frustrations et des conflits. La présence de cette humanité sans principe et sans vertu condamne toute contemplation du paysage à venir buter sur le spectacle de la barbarie de ceux qui l'habitent³⁰. Le paysage humainement construit n'occupe d'ailleurs qu'une place très marginale dans ce portrait de l'Île de France. Les espèces importées sont décrites, mais non les formes de réorganisation de l'espace par les colons.

On objectera que Bernardin de Saint-Pierre visita l'Île de France durant l'une des pires périodes de son histoire, au moment où le gouvernement de l'île passe de la Compagnie des Indes orientales au roi de France. Ces appréciations pourraient donc devoir beaucoup à la conjoncture. Pourtant, on retrouve cette vision globalement négative dans la plupart des récits de voyage publiés à cette époque, même s'ils expriment les réserves ou les déceptions de leurs auteurs de façon moins systématique. Les transformations du substrat naturel local par les colons concentrent l'essentiel des critiques. L'abbé de la Caille, en 1753, est le premier à

27. Bernardin de SAINT-PIERRE, *Voyage à l'Île de France. Un officier du Roi à l'Île Maurice, 1768-1770*, Paris : La Découverte, 1983, p. 78.

28. *Ibid.*, p. 93.

29. *Ibid.*, p. 83.

30. Comme dans le célèbre passage où Bernardin, enfin parvenu à une certaine félicité face au paysage de l'une des baies de l'île, rencontre des chasseurs d'esclaves marrons. Ouvrant le sac que leur prisonnière portait sur le dos, il y trouve une tête d'homme. Alors « le beau paysage disparut, je ne vis plus qu'une terre abominable » (*ibid.*, p. 61).

déplorer le déboisement excessif de l'île et à accuser la pratique systématique de l'entretien des pâturages par le feu, responsable selon lui du mauvais état des forêts³¹. La question du déboisement et de ses conséquences écologiques, qui émerge à la même époque en France, est agitée par la plupart de ses successeurs. Pierre Poivre, lui-même, affirme dans les *Voyages d'un philosophe* (1768) que si l'agriculture de l'Ile de France n'est pas au niveau des potentialités offertes par la nature, c'est en grande partie le déboisement qui en est le responsable. Il insiste sur les conséquences climatiques de la destruction des forêts, qui provoque la diminution des précipitations et prive les habitations d'abri contre la violence des vents³².

On assiste simultanément à la remise en cause de l'autre grand fondement de l'ancienne image édénique : le mythe de la salubrité des îles. Bernardin de Saint-Pierre observe qu' « il n'y a point de maladie particulière au pays ; mais on y meurt de toutes celles de l'Europe »³³. Le naturaliste Sonnerat attribue quant à lui cette perte de salubrité à l'installation de l'homme: « Cette île était autrefois très saine ; mais depuis qu'on a remué les terres, on y est sujet à la fièvre »³⁴. Quant à Bory de Saint-Vincent, il constate que ses séjours dans les «campagnes» de l'Ile de France tendraient plutôt à faire empirer la maladie qui l'a contraint à abandonner l'expédition du Capitaine Baudin³⁵.

Le mythe de l'île saine cède donc en même temps que celui du pays de cocagne. Mais si les populations locales sont fréquemment accusées d'être responsables de ce "désenchantement" des îles, il ne s'agit pas là d'un procès qu'intenteraient les voyageurs à une humanité coupable envers la nature. Ce qui est mis en cause n'est pas ici la présence de l'homme, mais bien plutôt la dépravation de ses mœurs, que l'on s'accorde à attribuer à l'influence néfaste de l'Europe. La comparaison à laquelle plusieurs voyageurs se livrent entre l'Ile de France et Bourbon est à ce sujet très éclairante, dans la mesure où elle tourne toujours à l'avantage de Bourbon, moins soumise à l'influence européenne en raison de l'absence de véritable port. Toutefois, Bourbon elle-même n'est pas épargnée par l'accusation de dégénérescence, comme en témoigne le discours de Sonnerat sur cette île :

31. Abbé de LA CAILLE, ouvr. cité, p. 235-236.

32. [Pierre POIVRE], *Voyage d'un philosophe ou Observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique*, Yverdon, 1768, p. 31. Poivre propose d'imiter les hollandais du Cap, privés de bois, mais qui « en ont planté pour garantir leurs maisons. L'Ile de France en était couverte et nos colons les y ont détruit ».

33. Ouvr. cité, p. 107.

34. SONNERAT, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre de Louis XVI depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris : Dentu, 1806, tome 3, p. 218.

35. Ouvr. cité, tome 1, p. 179.

« L'Ile de Bourbon est préférable à l'Ile de France, soit par son étendue, soit par ses productions : ses premiers habitants vivaient dans une simplicité qu'ils tenaient de l'état de nature ; placés sous un ciel serein où l'on avait jamais connu les maladies, ils s'occupaient à la culture du café, du blé et de l'indigo ; le débit de ces denrées et l'accroissement de leurs troupeaux suffisaient à leur ambition. La présence des Européens n'avait pas encore étendu la sphère de leur jouissance, ni les limites de leurs désirs ; mais bientôt ils pénétrèrent dans cette contrée avec quantité d'esclaves : il fallut défricher les montagnes pour satisfaire leur cupidité ; des éruptions réitérées du volcan embrasèrent une partie de l'île : l'air ne fut plus le même, les maladies s'y naturalisèrent et firent des progrès rapides. On envoya les enfants à Paris pour y faire leurs études ; ils rapportèrent dans leur patrie les vices de la capitale ; la somme des besoins s'étendit en raison de la diminution des richesses ; l'agriculture fut abandonnée à des esclaves, et regardée comme un soin vil et méprisable dont le propriétaire aurait rougi de se charger ; de manière qu'aujourd'hui cette île, à peu de chose près, est au niveau de l'Ile de France. »³⁶

Ce que l'on reproche aux populations autochtones est donc de ne plus pouvoir être considérées comme l'émanation directe du lieu où elles vivent. Dans cette distance prise par l'homme à l'égard de la nature locale, le sentiment du paysage vient s'engloutir. Le peintre Milbert, qui fut lui aussi membre de l'expédition Baudin, paraît avoir beaucoup de difficulté à accomplir réellement à l'Ile de France le voyage *pittoresque* qu'annonce le titre de son récit³⁷. Les Mascareignes ne sont pas pittoresques. Elles peuvent être à l'occasion sublimes, grâce à leurs volcans, leurs forêts profondes et leurs ouragans ; encore n'est-on pas toujours en mesure à cette époque, d'esthétiser ces manifestations extrêmes de la nature, trop peu familières aux yeux occidentaux. Mais le pittoresque, ce sentiment qui naît du spectacle de la vieille complicité de l'homme avec son environnement et de la contemplation d'une nature au désordre tempéré par ses usages, ne peut trouver place ici.

Pour obtenir une satisfaction au moins partielle, le voyageur naturaliste doit s'éloigner des zones cultivées, gravir les sommets et ainsi explorer cet "intérieur" de l'île que le siècle précédent avait négligé. La deuxième moitié du XVIII^e siècle consacre la découverte de ces espaces nouveaux, que l'on s'apprête à annexer à l'œkoumène colonial. Dans cet envers du décor, on découvre, à travers la végétation surtout, ce qui reste de la nature originelle, qui peut encore ici étonner par sa luxuriance et sa diversité. Quant au philosophe et à l'esthète, ils ont la ressource de se réfugier dans le rêve nostalgique d'un paradis perdu. Le diptyque de Bernardin de Saint-Pierre, composé du *Voyage* et de *Paul et Virginie*, symbolise admirablement l'image contemporaine des Mascareignes. Au récit de voyage

36. Ouvr. cité, tome 3, p. 222-223. Bernardin de Saint-Pierre, qui fait une analyse semblable, date de la Guerre des Indes la perversion des mœurs des habitants de Bourbon.

37. MILBERT, *Voyage pittoresque à l'Ile de France, au Cap de Bonne Espérance et à l'Ile de Ténériffe*, Paris : A. Nepveu, 1812, 2 vol. et 1 atlas.

revient le constat du désenchantement d'un monde que la fiction seule autorise désormais à renvoyer à son image originelle. En ce sens, le mythe de l'île paradisiaque pèse encore de tout son poids sur les perceptions de la fin du siècle des Lumières, en proposant au voyageur de parcourir sans cesse le triste et long chemin qui sépare ce que l'île est dans les faits de ce qu'elle est par essence.